El-Rouayheb Khaled,
Relational Syllogisms and the History of Arabic Logic, 900–1900.

Leiden, Brill, 2010, viii+295 p.
ISBN : 978–9004183193

L'ouvrage de Khaled El-Rouayheb s'inscrit dans la continuité des travaux de Tony Street sur la logique arabe. Les deux auteurs remettent en question la thèse de Nicolas Rescher (*The development of Arabic Logic*, Pittsbourg 1964), qui a longtemps prévalu parmi les spécialistes et selon laquelle la logique de tradition arabe s'enferme, après le xiiie siècle, dans une répétition infructueuse.

L'originalité et la force de l'ouvrage d'El-Rouayheb résident dans le fait qu'il a pris comme objet d'étude un problème précis – la question de savoir dans quelles conditions et après quelles modifications les inférences relationnelles peuvent être considérées comme des syllogismes – et qu'il en a suivi scrupuleusement les développements au sein de la logique de tradition arabe. Ce problème, comme le montre l'A., a fait l'objet de multiples débats parmi les logiciens de cette tradition et a donné lieu à des innovations conceptuelles majeures, notamment chez les logiciens ottomans du xviie siècle, qui ont abandonné la supposition aristotélicienne classique selon laquelle un syllogisme catégoriel valide consiste en deux prémisses avec un terme en commun. Ils ont alors développé ce qu'ils ont appelé le « syllogisme non familier », qui comporte des prémisses relationnelles.

Le plan de l'ouvrage permet de suivre les différentes phases de développement de la logique de tradition arabe. Dans la première partie, l'A. se consacre aux discussions qu'ont soulevées les anomalies des inférences relationnelles parmi les logiciens de langue arabe pendant la période classique, de 900 à 1200 : d'un côté Fārābī (m. 950), Ibn Zurʿa (m. 1008), Avicenne (m. 1037) et son disciple direct Bahmanyār (m. 1165), et de l'autre des philosophes plus strictement aristotéliciens tels qu'Abū al-Barakāt al-Baġdādī (m. 1165) et Averroès (m. 1198), ainsi que le philosophe anti-péripatéticien Yaḥyā al-Suhrawardī (m. 1191). L'A. consacre son second chapitre aux discussions relatives aux inférences relationnelles entre les années 1200 et 1350. Il s'agit là d'une période cruciale concernant cette question grâce à l'apport de Faḫr al-Dīn al-Rāzī (m. 1210), qui transforme radicalement le traitement du problème en établissant qu'il faut désormais abandonner l'affirmation selon laquelle le syllogisme catégoriel doit avoir trois termes dont l'un est commun aux deux autres. L'A montre comment les arguments de Rāzī renouvellent la façon dont des auteurs importants tels que Ḫūnaǧī (m. 1248), Ṭūṣī (m. 1274) et Kātibī (m. 1277) par exemple vont désormais aborder la question. Dans son troisième chapitre, l'A. étudie la période allant de 1350 à 1600. Après 1350, les grandes sommes de logique se font rares ; ce sont les gloses et les commentaires qui les remplacent. L'A., grâce à une étude rigoureuse, montre que cette période - souvent caractérisée comme un âge de commentaires et de gloses stériles – a donné lieu, au contraire, à des analyses novatrices. Ces dernières serviront de point de départ aux logiciens ottomans qui repenseront la conception aristotélicienne classique du syllogisme. Dans son quatrième chapitre, l'A. retrace les traitements respectifs du problème en Iran, en Inde, en Afrique du Nord et dans les ouvrages de logique arabe chrétienne de 1600 à 1900. Son étude permet d'établir que, durant ces trois siècles, les traditions se sont distinguées les unes des autres suivant les régions en fonction des ouvrages de référence ou des manuels qui servaient de base à l'enseignement de la logique. Les trois derniers chapitres sont consacrés aux logiciens ottomans dont certains, en caractérisant les inférences relationnelles comme des « syllogismes non familiers », ouvrent une nouvelle voie à la logique.

Cette périodisation permet à l'A. de mettre l'accent sur la transformation de la logique qui a eu lieu entre la fin du xiie et le début du xiiie siècle. C'est Faḫr al-Dīn al-Rāzī qui marque la limite entre les « anciens logiciens » (*al-mutaqaddimūn*) et les logiciens tardifs (*al-muta'aḫḫirūn*). À partir de Rāzī, la logique arabe est dissociée du commentaire de l'*Organon*. La discipline se focalise désormais davantage sur les cinq prédicables, la définition, les propositions et leurs implications immédiates (comme la conversion et la contraposition), ainsi que sur la syllogistique formelle. Pour ce qui est de la période allant du xive au xvie siècle, l'A. montre l'importance de deux autres penseurs, qui ont enrichi les discussions sur le sujet des inférences relationnelles : le juriste, théologien, logicien et astronome d'Asie centrale, Ṣadr al-Šarīʿa al-Maḥbūbī (m. 1346) dont le *Taʿdīl al-ʿulūm* était recommandé au xvie siècle par le savant et juge ottoman Aḥmed Ṭāşköprīzāde (m. 1561) à quiconque voulait atteindre le plus haut degré d'excellence en logique, et le savant perse Quṭb al-Dīn al-Rāzī (m. 1365) dont les traités de logique ont été intensément étudiés à travers le monde musulman jusqu'à l'époque moderne. Au début du xvie siècle, c'est Ǧalāl al-Dīn al-Dawānī (m. 1502) qui se distingue. Il a commenté le *Tahḏīb* de Taftāzānī et il a fait un commentaire des gloses de Ǧurǧānī au commentaire de Quṭb al-Dīn al-Rāzī sur la *Šamsiyya* de Kātibī. Commentateur de commentaires, al-Dawānī peut apparaître comme le paradigme même du super-commentateur stérile caractéristique, selon Rescher, des auteurs de la fin

BCAI 28 (2013) El-Rouayheb Khaled: Relational Syllogisms and the History of Arabic Logic, 900–1900., recensé par Meryem Sebti
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

du XIIIe siècle. L'A. montre au contraire que les thèses d'al-Dawānī marquent un tournant dans l'histoire des inférences relationnelles (p. 92-104).

Par-delà la périodisation classique de son plan, l'A. révèle des points de convergence inattendus, qui ouvrent la voie à des recherches inédites. Il montre que les logiciens de l'Iran safavide accordaient une importance particulière non seulement à Fārābī et Ibn Zurʿa, mais aussi à Averroès, comme le prouve la provenance safavide ou post-safavide de la plupart des manuscrits de leurs ouvrages existant à l'heure actuelle (p. 148). À cet égard, le schéma récapitulatif donné par l'A. à la page 260 jette les bases d'une lecture renouvelée de l'histoire de la philosophie de tradition arabe en établissant une filiation qui unit Ibn Zurʿa (m. 1008) à Hamadānī (m. 1913), en passant par Averroès.

En suivant avec une minutie rigoureuse et remarquable les développements relatifs aux inférences relationnelles du IXe au début du XXe siècle dans la tradition logique arabe, l'A., loin d'offrir un ouvrage qui n'intéresserait que les spécialistes de la logique, met en œuvre une méthodologie novatrice et féconde qui permettra de porter un regard différent sur l'histoire de la philosophie de tradition arabe. Trois pistes méthodologiques me semblent particulièrement importantes pour l'historien de la philosophie de cette tradition : l'attention qu'il faut porter aux commentateurs du XIVe siècle dont on a jusqu'à peu dédaigné les ouvrages ; la nécessité de déterminer quels sont les ouvrages de référence servant de manuels aux différentes écoles – l'ouvrage d'El-Rouayheb démontrant de manière convaincante que les traditions de logique en Iran, en Inde et en Afrique du Nord se distinguent en fonction des manuels qui servent respectivement d'ouvrages de référence ; l'importance de l'étude précise de la circulation des manuscrits philosophiques dans les différentes régions du monde arabe et musulman.

Meryem Sebti
CNRS - Paris

BCAI 28 (2013) El-Rouayheb Khaled: Relational Syllogisms and the History of Arabic Logic, 900–1900., recensé par Meryem Sebti
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net